

# La culture coloniale, une culture en partage ?

## Gilles Boëtsch<sup>1</sup>

L'entreprise coloniale des nations européennes s'est accompagnée de divers dispositifs (militaires, religieux, commerciaux, éducatifs, sanitaires). Elle a aussi produit un ensemble de savoirs, d'abord sur les pays colonisés, leurs populations et leurs ressources, puis sur le processus de colonisation et la conception de la domination coloniale. Ainsi, un médecin comme Auguste Bordier, professeur de géographie médicale à l'École d'anthropologie de Paris, publie, en 1884, un ouvrage intitulé *La colonisation scientifique et les colonies françaises*, dans lequel il explique que la colonisation ne peut s'accomplir que grâce à une réelle méthodologie scientifique. La colonie y est décrite et construite comme l'enfant des « états modernes », qu'il faut élever dans un premier temps avant qu'il ne puisse s'émanciper dans un second. Quelques décennies plus tard, en 1933, Georges Hardy inaugurerait la collection de Géographie humaine, lancée par Pierre Deffontaines chez Gallimard, sous le titre *Géographie et colonisation*, pour alimenter les programmes de l'École coloniale sur les différents processus de colonisation et leurs enjeux géopolitiques.

La rationalisation du projet colonial a ainsi connu plusieurs étapes, étroitement associées aux mutations de l'histoire coloniale. La première étape correspond à la valorisation de la découverte de nouvelles terres, poursuivie par la colonisation de nouveaux territoires dans le contexte d'une compétition acharnée entre puissances européennes. La seconde étape est une période d'étude du colonialisme et de ses effets sur les populations locales. Enfin, la troisième étape est la période postcoloniale, rythmée par la publication des travaux sur l'histoire de la décolonisation et sur les relations des ex-colonies avec leurs anciennes métropoles, en particulier sur le jeu complexe des différents mouvements migratoires. Les interactions entre les populations anciennement coloniales et colonisées et leurs cultures respectives se sont construites, dans un rapport asymétrique comparable : les premières partant comme cadres aider à la mise en place du développement dans les « pays du sud » ; les seconds immigrants comme travailleurs « peu qualifiés » pour participer à l'expansion économique des pays du nord.

Quelques-uns de ces *objets postcoloniaux* commencent à être étudiés en France, à la suite des recherches menées depuis plus de deux décennies dans le champ des *Postcolonial studies*. Ce courant de recherche s'est imposé dans le débat intellectuel international avec l'ouvrage d'Edward Said *Orientalism* (1978), dans lequel il analysait comment l'Occident avait construit l'Orient. Ce courant a été conforté ensuite par une littérature scientifique pluridisciplinaire très abondante, polymorphe, jalonnée par des ouvrages marquants tels *The Empire Writes Back: Theory and Practice in*

---

<sup>1</sup> Anthropologue, directeur de recherche au CNRS, président du Conseil scientifique du CNRS.

*Post-Colonial Literatures* de Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, paru en 1989 ; *The location of culture* de Homi K. Bhabha, paru en 1994 ou encore le récent ouvrage de Paul Gillroy *Postcolonial Melancholia* (2007). Ce courant scientifique a exploré de très nombreux objets. Parmi ceux-ci, la déconstruction de l'histoire des relations culturelles entre les métropoles et leurs anciennes colonies s'est largement développée, afin de tenter de comprendre les formes complexes des dispositifs culturels et de l'appareillage mental qui furent à la fois des corollaires et des conditions de possibilités de l'expansion et de la domination coloniale. Ces perspectives ont amené à interroger les régimes de filiations et de transformation de ces dispositifs (regroupés ici sous l'expression « culture coloniale »). Pour approfondir la réflexion sur cette *culture*, un groupe de chercheurs indiens en sciences sociales a entrepris de produire une histoire des *Subaltern* c'est-à-dire du peuple exclu du pouvoir politique, économique ou culturel comme le signale Jacques Pouchepadass dans son article « Que reste-t-il des *Subaltern Studies* ? » paru dans la revue *Critique internationale* en 2004.

La remise en cause de l'existence d'un modèle de rupture radicale entre un « avant » et un « après » colonial n'est pas l'œuvre des historiens ou des anthropologues, mais des chercheurs en littérature et en littérature comparée qui cherchaient à saisir les cicatrices du colonialisme dans la littérature des anciens pays colonisés. Ces travaux, s'appuyant sur les écrits des militants et de théoriciens anti-colonialistes comme Aimé Césaire, Frantz Fanon ou Albert Memmi, dépassaient la critique des dominations économiques et politiques pour intégrer les formes de violence culturelle, psychologique et symbolique visant à imposer le modèle idéologique des colonisateurs pendant et après la colonisation. Le travail collectif présenté ici, à travers les contributions d'une cinquantaine de chercheurs, s'inscrit dans la continuité de cette démarche pour apprécier les effets rétroactifs de la colonisation sur la culture même des sociétés ayant une histoire ultramarine.

Force est de constater que les débats binaires sur la « repentance » ou les « aspects positifs » de la colonisation semblent forts décalés à l'aune de la complexité des questions mises en jeu lorsque l'on aborde le champ de la *culture coloniale*. Pour le chercheur, il s'agit d'abord de dépasser les affects et la subjectivité que l'étude du processus colonial peut encore provoquer (et qui, parfois, semble permettre d'oublier que la colonisation fut d'abord un système de domination politique, économique et culturel).

Le concept de *culture coloniale* pose, sous une nouvelle forme, l'analyse des dispositifs (juridiques, politiques, culturels, etc.) liés à la colonisation, ayant notamment joués un rôle dans la construction de notre relation aux « autres », en particulier avec ceux appartenant aux ex-colonies et au monde non-occidental. C'est l'impact profond de cette culture, en particulier dans notre pays marqué par un long passé colonial — qui se superpose et s'entrecroise avec une période esclavagiste puis d'abolitions —, puis par une immigration de populations originaires des anciennes colonies venant avec leur culture, qui est en jeu. La *culture coloniale* engage donc une perspective postcoloniale, afin d'en mesurer les effets contemporains et nécessite en conséquence une nouvelle lecture de l'« Histoire de France ». Enfin, la construction de nouveaux savoirs sur la *culture coloniale* doit s'élaborer au

prisme des croisements disciplinaires pour confronter historiens, sociologues, politistes, économistes, démographes, anthropologues... C'est le pari de cet ouvrage que d'offrir un espace à cette confrontation.

Dans cette perspective, la *culture coloniale* doit devenir un véritable domaine de recherche, intéresser des laboratoires et des chercheurs, afin de combler le retard que nous accusons en ce domaine sur d'autres pays. Le travail est déjà commencé, comme le démontre l'important recueil de contributions de cet ouvrage collectif, qui constitue une des premières anthologies sur la construction, pendant près de deux siècles, d'une *culture coloniale* en France.

Si cette approche renvoie à la question des héritages et des polémiques qui tournent autour d'un passé colonial forcément partagé, elle nous rappelle aussi que l'histoire se partage mal avec l'Autre. Elle est constitutive de l'identité collective, comme nous l'indique quotidiennement l'actualité. Le travail d'intégration de l'« Autre » à l'histoire est sans doute l'un des enjeux historiographiques majeurs de ces prochaines années. C'est, aussi, l'un des enjeux de cet important ouvrage.